



Instantané du capitaine Edwards, du Princeton Football Team. Le capitaine a la balle en main.

Chacun son métier.

Si nous avions un bon et loyal conseil à donner à nos amis, quel que peu égarés, les Jacksoniens, nous leur demanderions de cesser de recourir sans cesse dans leurs discours à un vocabulaire tiré de la langue verte de la politique. Cette pratique, nous les en avertissons, leur fait plus de mal que de bien. Sous l'action de nous ne savons quelle funeste influence, ils avaient commencé par jouer de la calomnie; mais c'est un instrument dont ils ne savent pas se servir; l'arme a raté dans leurs mains. C'était une première leçon qu'ils recevaient et dont ils pouvaient profiter dans l'avenir. Malheureusement, il n'en a pas été ainsi. Sortis de l'ornière de droite, les voici qui versent dans l'ornière de gauche; ils emploient des expressions qui ne devraient pas se trouver sur les lèvres de politiciens qui se respectent, et dont le moindre défaut, ut est de ne signifier rien et de s'appliquer à eux-mêmes, tout autant qu'à leurs adversaires, si ce n'est un avantage. Pourquoi M. Walter, qui est un fort honorable démocrate régulier, serait-il un Boodler, un Ringster plutôt que M. George qui n'est peut-être pas le plus bel ornement du Jacksonisme? Les deux seraient ces messieurs si, retournant contre eux leur procédé et prenant leur langage, nous les appellions des Bata, par exemple? Finissons-en donc une bonne fois avec ces odieuses pratiques qui rabaisent ceux qui cherchent à en tirer profit, plus encore ceux qui en sont les victimes. Tous, nous en profiterons, à commencer par... Flower qui n'est pas, certes, un génie, mais qui n'est pas non plus un méchant homme. Nous ne lui connaissons qu'un défaut, la marotte de la mairie, une passion malheureuse peut-être, car il ne s'est pas montré de première force durant son administration; il a commis plus d'une bêtise, et quand il s'en est aperçu, il n'a pas toujours eu le courage nécessaire pour le réparer. Tout le monde n'a pas la fermeté de caractère indispensable au chef d'une grande communauté comme la Nouvelle-Orléans. Mais ce n'est pas une raison pour le traiter comme le dernier des hommes. Au second rang, M. Flower est peut-être joué un rôle très convenable; au premier, il a fait assez triste figure. Nous ne lui en voulons pas; nous regrettons seulement que, une fois tombé dans

La Littérature japonaise.

L'étude que publie la «Revue Bleue» sur la littérature japonaise contient de bons modèles de style dramatique. Dans une pièce de Chikamatsu Mouzayemou, lequel est une façon de Shakespeare renforcé, on voit le roi de Tartarie demander la main de la concubine de l'empereur de Chine. Cela se fait en Tartarie, et pourtant la demande est délicate. Les conseillers sont perplexes et se disent entre eux: «Cruelle énigme!» Un général refuse avec indignation. Mais un ministre plus accommodant renoue la négociation, et, pour prouver à l'ambassadeur tartare sa bonne volonté, il se fait sauter un œil et le lui offre sur une plaque d'ivoire. Sur quoi le marché est conclu. Nos diplomates n'ont pas tant de dévouement, et nos dramaturges n'ont pas de si héroïques ressources. Il est vrai que nos auteurs ne se mettent guère plus de neuf ou trois pour faire une pièce. Leurs confrères japonais ont inventé un mode de fabrication plus ingénieux et plus moderne. Cinq ou six écrivains, qui ont le même idéal, se constituent en Société anonyme. L'un d'eux apporte un sujet. On délibère, on vote, le sujet est accepté; alors chaque scénariste se charge de quelques scènes et de ce travail on communique les meilleures œuvres de la littérature japonaise. Elles sont obscures. Cependant, le Japon moderne a des romanciers progressistes. Leur chef est Sudo Noshin. Il s'inspire de quelques auteurs de mérite, Walter Scott, Shunshui, Victor Hugo, Ikku, Tansuiko et Dickens. Préoccupé de questions sociales, il a écrit un roman, «Les Dames du nouveau style», où il dépeint de plusieurs années le roman analogue de M. Paul et Victor Marguerite. On y voit une charmante jeune femme, qui lit Spencer, braver les préjugés antiques et fonder l'industrie hârisie et neuve qui consiste à vendre du lait de vache. Car, sous le méridien de Tokio, c'est une grande nouveauté d'être laitière.

Œuvre généreuse.

La maison Mariani et Cie, de New York, envoie gratuitement à quiconque lui en fera la demande, un livre renfermant les portraits de tous les personnages éminents de notre époque. Voir l'adresse de la maison dans une annonce que nous publions plus loin.

LE DESASTRE DE LA MISSION KLOBB

RAPPORT OFFICIEL.

Suite et fin. Il campa en dehors du village et repartit, le lendemain 14, dans l'ordre suivant: Avant-garde.—2 tirailleurs: Nambala-Keita, Karounga-Diara. 1 guide. 40 mètres environ. Colonne.—2 gardes-frontières: Bakary-Taraoré, Igoudou-Tamboura. Spahi auxiliaire: Mamadi-Coulibaly. Le colonel. L'interprète Baba-Quebé. Le sergent Mamadou-Ouaké. 26 tirailleurs en file. Le convoi avec le lieutenant. Arrière-garde.—Caporal Diati-Diati-Coulibaly. 6 tirailleurs: Fogossé-Diou-kouberé-Guimé, Dieka-Koné, Mamadou-Taraoré, Moussa-Taraoré, Sadio-Taraoré, Birama-Sankaré. Karounga-Diara entendit une sonnerie de clairon comme le soleil allait se lever. Le colonel, prévenu, donna l'ordre de hâter le pas. Une demi-heure après, on apercevait le village K. Après l'avoir traversé, il était sept heures environ, un cavalier indigène rejoignit la colonne, remit une lettre au colonel et repartit. Le colonel lut la lettre, fit halte, appela Meynier et lui tendant le papier: —Voyez donc: Voulet nous dit que si nous continuons à marcher, il va nous attaquer. Meynier lut la lettre, demanda à passer en avant du colonel avec les tirailleurs et de riposter en cas d'attaque. Le colonel refusa. —Si Voulet veut faire le fou, je ne tiens pas à en faire autant. Il fit appeler le sergent Mamadou-Ouaké et l'interprète Baba-Quebé et fit défense formelle aux tirailleurs et aux cavaliers de tirer, même en cas d'attaque. —Si Voulet nous attaque comme il l'écrit, tous ceux qui ne seront pas tués, devront retourner à Say dire ce qu'ils ont vu; si tout le monde est tué, il y a encore des Français en France, ils viendront et chercheront à savoir ce qui s'est passé. Baba-Quebé prévint les gardes-frontières, et envoya le caporal Tiembo-Dialo prévenir ceux de l'arrière-garde. Puis on se remit en marche. Le lieutenant resta à côté du colonel qui fit déployer son pavillon par le garde-frontière Bakary-Taraoré. Le tirailleur Makan-Diara, le premier aperçu en arrière, à gauche, des tirailleurs dans la brousse. Il prévint le sergent qui les montra au lieutenant. —Mon colonel, voilà des tirailleurs à notre gauche, dit Meynier. Le colonel fit un à gauche pour leur faire face, fit dire à Bakary-Taraoré d'élever le pavillon à bout de bras pour qu'on le voit bien, fit serrer l'arrière-garde et de suite essaya deux feux de salve. Il fit coucher tous ses hommes restant seul à cheval avec le lieutenant, l'interprète, les gardes-frontières et le spahi. Il leva le bras en criant:

—Cessez le feu! Cessez le feu! Tirailleurs de Tombonctou, rassemblement! Le colonel Klobb! Cessez le feu! Cessez le feu! Puis à Meynier: —Vous ne voyez pas d'Européen? —Si, mon colonel, il y a un sergent. —Appelez-le. —Sergent blanc, vous ne reconnaissez pas le colonel Klobb? Voilà le drapeau! Tirailleurs, il ne pas faut tirer. C'est colonel Klobb de Tombonctou! Cette méprise de Meynier est très compréhensible: Voulet était en bœuf et sans galons. Voulet s'avança devant sa troupe et répondit: —Il n'y a pas de sergent européen. C'est moi, Voulet. Je ne me trompe pas. Je vous connais bien. Voilà le colonel Klobb. Mais je m'en fous. Je vais vous brûler la cervelle. Le colonel, le lieutenant et les spahis étaient à peine à quatre-vingts mètres de Voulet. Voulet se retira derrière sa troupe et fit de nouveau ouvrir le feu par salves, en recommandant: —Visez bien les deux blancs. On entendait les commandements très distinctement. Dès les premiers coups de feu, le colonel était blessé à la cuisse droite, Meynier recevait une balle dans le ventre. Il tira son sabre. —Non, non, Meynier, remettez votre sabre, lui dit doucement le colonel en se frottant la cuisse où il venait d'être blessé. Meynier venait à peine d'en abandonner la poignée qu'une balle en pleine poitrine le désarçonnait et l'étendait raide mort. Le sergent Mamadou-Ouaké voyant le lieutenant tué, demanda, en le montrant au colonel, la permission de tirer. —Non, non, pas de coup de fusil, ne tirez pas, répondit le colonel, immobile sur son cheval, regardant droit devant lui, admirable de calme et de sang-froid. Presque aussitôt une nouvelle décharge le tuait raide d'une balle à la tête. Voulet commanda alors: —Fen à volonté. Puis, passant en avant du rang, fit mettre la baïonnette et charger. Des spahis, dissimulés jusque-là, se déployèrent aux deux ailes pour barrer la route et tenter de faire prisonniers tous les survivants. Parmi les spahis, un nommé Bou-Diakité, ancien brigadier-auxiliaire de Say, cassé pour vol, et recruté par Chanoine à son passage, se fit reconnaître en orientant aux fuyards, qu'il appelait même par leurs noms, que le capitaine leur faisait dire de venir, qu'on ne leur ferait pas de mal. Son invitation fut accueillie à coups de fusil et le sergent Mamadou-Ouaké eût même le temps de lui répondre: —Va dire à ton capitaine que maintenant qu'il a tué le colonel et le lieutenant, personne ne viendra. Le spahi auxiliaire Mamadi-Coulibaly, blessé, se sauva devant la charge et alla se cacher derrière un arbre, dans la brousse. Il vit arriver les tirailleurs au pas de course, avec Voulet à pied, en tête; le vit se pencher sur le colonel, le dépoiler de son étui-revolver, s'en équiper et continuer la poursuite avec ses tirailleurs dans la direction de L. Une sentinelle avait été mise en passant aux bagages Klobb. Mamadi-Coulibaly est resté caché environ une demi-heure, puis il a gagné la brousse et rejoint peu après le sergent Mamadou-Ouaké.

Quand vous êtes épuisé FAITES USAGE DU VIN MARIANI

Tonique célèbre dans le monde entier pour le Corps, le Cerveau et les Nerfs. ET EVITEZ LA GRIPPE et la MALARIA OREZ TOUS LES PHARMACIENS. EVITEZ LES SUBSTITUTIONS. Portraits et attestations envoyés francs de port MARIANI & CIE 59 W. 15TH ST., NEW YORK.

VOULET.

Le lieu du combat a pu être déterminé d'une façon assez précise au moyen des renseignements donnés par le guide dans la matinée. Cet indigène avait dit en sortant de K que l'on n'était plus qu'à deux heures de Damangara, très gros village où un blanc avait été tué il n'y avait pas très longtemps. C'est certainement le Sinder de Cazemajou, mais, en même temps il expliqua que le pays s'appelait Sinder, comprenait une agglomération de gros villages fortifiés, autour dequels quantité d'autres petites villages ouverts. Il ajouta que, la veille, Chanoine était parti avec toute la mission par le chemin de gauche, laissant Voulet marcher sur K, et que Chanoine devait l'attendre à L le 14. Tout fait donc supposer que Voulet a quitté K le 14 de grand matin, quand le colonel entendit le clairon; qu'il rejoignit Chanoine à L, qui n'était qu'à une heure de marche, et se rabattit vers le nord-ouest, en suivant la route Chanoine pour tourner la colonne Klobb et la prendre à revers. Le colonel, l'ayant aperçu, ne fut pris que de trois quarts. En quittant Mamadou-Ouaké n'avait avec lui que sept hommes. Il mit deux jours pour réunir la plus grande partie des survivants et battit en retraite sur Dosso. Il arriva à A le 17 dans la matinée. C'est là que, vers midi, vinrent le rejoindre les survivants, Mamadou-Kamara, Zan Taraoré, Demba-Diara, Malali-Dialo et Diati-Diati-Coulibaly. Ce détachement, recueillit le 3 août, à Goron (Bankassan-Koira), par le lieutenant Cornu, arriva à Dosso le 4 et à Say le 9 août. Ci-après copie de la dernière lettre écrite par Voulet au colonel et remise à Mamadou-Kamara, le 13 juillet, à neuf heures du soir, à K. Cette lettre, écrite au crayon, n'est pas datée. Le colonel n'en a pas eu connaissance. Le capitaine Voulet, chargé de mission, à Monsieur le colonel Klobb Mon colonel, Avant même de m'adresser copie des pouvoirs en vertu desquels vous prenez, dites-vous, le commandement de la mission, vous m'envoyez deux notes comminatoires et conçues en termes presque grossiers. Cela m'est une preuve des sentiments peu généraux que vous nourrissez à mon égard. Vous vous êtes certainement rendu compte de l'infamie que vous avez commise à mon égard en venant ainsi, poussé par une ambition éfrénée, me voler le fruit de mes efforts. Mais vous avez fait fausse route en supposant que j'accepterais bénévolement une déchéance semblable. En conséquence, j'ai l'honneur de vous faire connaître:

Les Forces des Boers.

Le Transvaal n'a pas d'armée régulière, sauf un petit corps d'artillerie de 32 officiers 79 sous-officiers et 289 hommes. Il subventionne 3 corps de volontaires à pied et 6 de volontaires à cheval, formant un total de 2,000 hommes. Mais tout Boer est soldat en temps de guerre. On peut évaluer à une cinquantaine de mille hommes les Boers en état de porter les armes dans le Transvaal; l'Etat Libre en fournirait une quinzaine de mille. Il faut compter en outre, les volontaires qui afflueront du Cap et de Natal. Et ce ne sont pas là des gardes nationaux dans le sens où le mot est pris en Europe. De mémorables exploits ont attesté la valeur et l'habileté au tir des Boers. Les Boers ont en outre l'avantage de connaître à merveille le pays, qui semble fait exprès pour une guerre de guérillas. Chaque col, chaque valon peut fournir des Thermopyles aux premiers boers.

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE. Les amateurs de la Nouvelle-Orléans ont dû voir assez souvent représenter ici le superbe drame que l'on appelle «Charity Ball». Jamais il n'a été mieux interprété que par la troupe Baldwin-Melville, actuellement engagée au Grand Opera House. Certes, la salle de dimanche dernier était belle, mais celle d'hier soir, mardi, était plus brillante et nombreuse encore, et il en est ainsi non seulement aux soirées mais aussi et surtout aux matinées. La semaine du «Charity Ball» sera une des plus réussies de la saison au Grand Opera House. THEATRE TULANE. Otis est incontestablement un des meilleurs artistes de la scène américaine. Partout où il apparaît, il est sûr de captiver toutes les attentions par la vigueur et la souplesse de son talent; mais il ne lui suffit pas de remporter des triomphes personnels; il vise surtout aux succès des ensembles qui sont en effet, les seuls réels, les seuls durables. Aussi le voit-on toujours s'entourer d'une excellente compagnie dont les succès ne font que doubler les siens propres. Les «Liers» ont fait un brillant début, dimanche soir. La salle d'hier soir en est une preuve irrécusable. OBESCENT THEATRE. Au Crescent, le succès de Mildred et Rouclere ne fait que grandir, à chaque représentation. Ce sont de bien habiles prestidigitateurs et magiciens que ces deux artistes. Leurs tours d'adresse sont étourdissants. On n'a jamais poussé plus loin l'art de tromper les yeux, même les plus exercés. Mais, non contents de leurs succès personnels, ils se sont procuré le concours d'un minstrel fameux, Geo. Wilson. C'est ce dernier qui apporte la variété qui manque généralement aux représentations de ce genre. L'ESPRIT DES AUTRES. (Gaston à Gaston. —Et bien, et ton oncle, que devient-il? —Il vit toujours comme un anachorète dans sa maison des champs... —Veinard! un oncle à ermitage! —Une femme ayant au moins la cinquantaine est citée comme té-

LES FORCES DES BOERS.

Le Transvaal n'a pas d'armée régulière, sauf un petit corps d'artillerie de 32 officiers 79 sous-officiers et 289 hommes. Il subventionne 3 corps de volontaires à pied et 6 de volontaires à cheval, formant un total de 2,000 hommes. Mais tout Boer est soldat en temps de guerre. On peut évaluer à une cinquantaine de mille hommes les Boers en état de porter les armes dans le Transvaal; l'Etat Libre en fournirait une quinzaine de mille. Il faut compter en outre, les volontaires qui afflueront du Cap et de Natal. Et ce ne sont pas là des gardes nationaux dans le sens où le mot est pris en Europe. De mémorables exploits ont attesté la valeur et l'habileté au tir des Boers. Les Boers ont en outre l'avantage de connaître à merveille le pays, qui semble fait exprès pour une guerre de guérillas. Chaque col, chaque valon peut fournir des Thermopyles aux premiers boers.

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE. Les amateurs de la Nouvelle-Orléans ont dû voir assez souvent représenter ici le superbe drame que l'on appelle «Charity Ball». Jamais il n'a été mieux interprété que par la troupe Baldwin-Melville, actuellement engagée au Grand Opera House. Certes, la salle de dimanche dernier était belle, mais celle d'hier soir, mardi, était plus brillante et nombreuse encore, et il en est ainsi non seulement aux soirées mais aussi et surtout aux matinées. La semaine du «Charity Ball» sera une des plus réussies de la saison au Grand Opera House. THEATRE TULANE. Otis est incontestablement un des meilleurs artistes de la scène américaine. Partout où il apparaît, il est sûr de captiver toutes les attentions par la vigueur et la souplesse de son talent; mais il ne lui suffit pas de remporter des triomphes personnels; il vise surtout aux succès des ensembles qui sont en effet, les seuls réels, les seuls durables. Aussi le voit-on toujours s'entourer d'une excellente compagnie dont les succès ne font que doubler les siens propres. Les «Liers» ont fait un brillant début, dimanche soir. La salle d'hier soir en est une preuve irrécusable. OBESCENT THEATRE. Au Crescent, le succès de Mildred et Rouclere ne fait que grandir, à chaque représentation. Ce sont de bien habiles prestidigitateurs et magiciens que ces deux artistes. Leurs tours d'adresse sont étourdissants. On n'a jamais poussé plus loin l'art de tromper les yeux, même les plus exercés. Mais, non contents de leurs succès personnels, ils se sont procuré le concours d'un minstrel fameux, Geo. Wilson. C'est ce dernier qui apporte la variété qui manque généralement aux représentations de ce genre. L'ESPRIT DES AUTRES. (Gaston à Gaston. —Et bien, et ton oncle, que devient-il? —Il vit toujours comme un anachorète dans sa maison des champs... —Veinard! un oncle à ermitage! —Une femme ayant au moins la cinquantaine est citée comme té-

Feuilleton

DE: L'Abéille de la N. O. 39 Commencé le 31 août, 1899. DETRESSE MATERNELLE. PAR HENRI GERMAIN. DEUXIÈME PARTIE. III. CATASTROPHE! Suite. Vous me ferez l'honneur et le plaisir de ne pas les refuser sans cela je me fâche tout à fait.

Cet acte de généreuse bonté, si simplement accompli, remplit l'ingénieur de confusion; il dit plus ému qu'il ne le voulait paraître: —Ah! monsieur Doltaire, comment pourrai-je reconnaître jamais tant de générosité et de bienveillance? —En me revenant le plus vite possible, fit l'usurier, je ne vous demande pas autre chose. De plus, si cela peut mettre à l'aise votre reconnaissance, je vous autorise à croire, parce que c'est la vérité, que je ne fais pas un mauvais marché. J'ai besoin de vos services, et je me les conserve adroitement, voilà tout. —Encore merci, monsieur; je ne saurais vous dire autre chose, je suis trop ému, trop touché. Et comme Doltaire lui tendait la main paternellement, il la prit et la pressa longuement avec une sincère reconnaissance. —Tenez, reprit alors l'usurier, voici un bon pour la caisse, allez toucher et partez quand vous voudrez; vous êtes libre! Allons, du courage; tout s'arrange, allez, dans la vie. Puis monsieur Jacques, s'avançant à son tour, serra très énergiquement aussi la main du jeune homme, en lui disant: —Au revoir, et courage, mon ami. N'oubliez pas que vous avez ici en moi, en nous, une sympa-

thie qui ne vous fera pas défaut. Au revoir, écrivez-nous de temps en temps, et n'hésitez pas à nous demander un besoin ce qui pourrait vous être utile. Sur ces mots, André sortit du cabinet, bouleversé et profondément touché par les marques sincères d'estime et d'affection qu'il venait de recevoir. Cela lui parut comme un baume à ses douleurs, une sorte de consolation anticipée; il se trouva réconforté de se savoir ces deux appuis qui pouvaient devenir, en cas de malheur, deux aides d'une grande efficacité. Le lendemain, il prenait à la gare de Château-Thierry le train semi-direct de trois heures et demi pour Paris. Il avait écrit la veille au soir une courte lettre à Madeleine pour l'informer de son arrivée, le lendemain, vers six heures, à la gare de l'Est. Et, timidement, il avait osé prier la jeune fille de venir l'attendre à la gare, lui disant quel bonheur il aurait à revoir avant tout autre son cher visage. De sorte qu'une fois installé dans le train, il se réjouissait à l'avance des quelques instants heureux qu'il goûterait bientôt, oubliant momentanément toutes les difficultés inévitables, qui allaient surgir sous ses pas, et tous les alicés que, peut-être, lui réservait l'avenir assombri. Le cœur dilaté, il évoquait, avec quelle joie, l'inoubliable

souvenir de l'heure douce où, près de la Vierge du Carmel, Madeleine lui avait dévoué sa foi. Puis il revint au présent, fit pour ce soir d'arrivée à Paris de gais projets. Il était relativement riche d'argent et il songeait à procurer immédiatement à Madeleine quelque bien-être, quelque satisfaction matérielle. Ses neuf cents francs d'appointements avancés, joints à un billet de mille francs d'économies lentement amassées, lui permettaient de faire, dès son arrivée, de certaines largesses. Et notre nature physique est si imparfaite, et à la fois si impérieuse, que, même dans les moments de grande détresse morale, elle nous sollicite pour ainsi dire animalièrement. Sans doute, améliorer avec discrétion la situation précaire des deux courageuses femmes qui avaient accueilli Madeleine si généreusement, malgré leur misère relative. Enfin, on consentait de tout cela, et en attendant que l'organisation d'existence plus large, on ferait ce soir-là un bon dîner. Comme tous les amoureux, il se nourrissait d'illusions charmantes, savourait à l'avance les joies de son cœur et le bonheur qu'il donnerait aux autres, tout entier au plaisir que l'heure prochaine devait lui apporter.

Au moment où le train entrainait en gare de Meaux, il regarda l'heure, impatient d'aller trop lentement à son gré. Mais il fallait bien qu'il en prit son parti, impuissant qu'il était en cette occurrence. Pour tuer le temps, il essaya de lire un journal, mais ce fut en vain; les lignes dansaient devant ses yeux sans qu'il pût en déchiffrer un seul mot. Ses regards, comme figés en dedans de soi-même, y voyaient à la fois trop de choses agréables et possibles. Alors, il se laissa aller doucement à sa rêverie, le cœur palpitant, plein d'amour, d'espoirs et de projets. Brusquement un choc étonnant le jeta étourdi sur la banquette placée devant lui et heureusement inoccupée. Il essaya cependant de se relever, mais avant qu'il eût eu le temps d'y parvenir, il se sentit comme emporté dans une chute vertigineuse qui le bouleversa. En même temps, un fracas épouvantable se produisit, des craquements sinistres retentirent de tous côtés, mêlés au bruit particulier des vitres de portières brisées violemment. André, les bras serrés entre les deux banquettes, sentit vaguement le wagon se renverser d'abord sur la voie, puis retomber, comme en une convulsion terrible, et se démanteler de toutes parts.

Puis un second choc effrayant, un bruit d'explosion formidable qui fit trembler la terre et les échos dalentour, et des cris horribles, effroyables, presque inhumains, des appels déchirants. Il essaya de remuer, mais il lui sembla tout à coup que ses os venaient de se briser, un afflux de sang envahit brusquement son cerveau, ses tempes bourdonnaient affreusement; devant ses yeux dilatés passèrent des lueurs rouges, intenses, et comme sanglantes. Et, tout à coup, il se sentit mourir, ses paupières s'abattirent sur ses yeux; un dernier mot vint à ses lèvres: —Madeleine!... Madeleine... Ce fut tout, il demeura inerte, sanglant, plongé dans une nuit mortelle, au milieu des débris fumants du train déraillé et renversé sur le talus d'Esby. IV. ANGOISSÉS. Lorsque après s'être enfui de la maison paternelle, sous le coup de la surexcitation nerveuse et de l'espèce d'affalement provoqué par l'excès d'autorité du fermier, Madeleine Dallebois se trouva seule dans les chemins sombres et déserts, un frisson de peur la secoua toute. Pourtant elle s'engagea résolument sur la route de Blesmes, marchant à grands pas dans la

nuit obscure, en proie à un tumulte de pensées qui la soute-nait d'une sorte de fébrilité et de courage inconscient. Elle allait, frémissante d'indignation au souvenir de la scène oruelle, dont son âme meurtrie devait garder l'impréssable mémoire. Et l'antipathie, presque la répulsion, qu'elle ressentait déjà pour Marcel l'empêchait encore, l'incitait à maintenir la fermeté de sa résolution. C'était lui surtout qu'elle fuyait; cet homme qu'elle devenait foudroyé, violent et cupide, et dont la seule présence excitait son âme de vierge à des révoltes étranges. Cependant, et à mesure qu'elle s'enfonçait dans la solitude de la campagne, des tressaillements d'épouvante la troublaient jusqu'au fond de l'être, elle regardait de ses yeux dilatés le paysage pourtant familier qu'elle traversait, mais dont l'aspect nocturne la surprenait et l'impressionnait puissamment. La nuit était particulièrement obscure, sans lune et sans étoiles, au ciel couraient de gros nuages d'un noir opaque; à l'horizon, par-delà les bois de Presles se dessinaient vaguement les hautes collines qui dominent Brasles et ses environs. Elles semblaient, à cette heure troublante, d'énormes bêtes accroupies que couronnait, comme une sombre toison, la forêt du